

ABONNEMENT.

Saumur : 30 fr. 16 9

On s'abonne :

A SAUMUR, Au bureau du Journal

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

INSERTIONS.

Annances, la ligne. 20 c Réclames, — 30

RÉSERVES SONT FAITES Du droit de refuser la publication

Les articles communiqués doivent être remis au bureau

On s'abonne :

A PARIS, A L'AGENCE HAYAS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 8 MARS 1886

LE SEDAN INDUSTRIEL

Depuis plusieurs jours, des récriminations s'élèvent contre l'invasion des produits allemands en France.

La concurrence faite par nos voisins d'outre-Rhin à notre industrie, à notre commerce, même à nos produits agricoles, revêt un tel caractère de déloyauté, qu'une profonde indignation se manifeste avec une intensité croissante.

Le gouvernement républicain, seul, reste impassible et n'a même point l'air de s'émeouvoir.

L'intérêt national est cependant mis gravement en jeu.

Au mépris des stipulations formelles du traité de Berlin, une barrière de douanes vient d'être élevée contre les produits français sur les frontières de Roumélie.

Notre importation dans cette région dépasse cent millions sur lesquels les douanes turques prélevaient légalement un impôt de huit millions. Aujourd'hui la Roumélie impose, de son propre chef, une surtaxe de huit millions. Les produits allemands et autrichiens bénéficieront de cet énorme impôt qui atteint spécialement le commerce français.

Nos Chambres républicaines ne se sont même point doutées de cette illégale vexation; le gouvernement républicain n'a pas eu l'air de s'en apercevoir.

Il a fallu qu'un député de la droite interpelle le ministère et qu'il provoque un vote de la Chambre pour inviter le gouvernement à déployer la fermeté nécessaire, au défaut d'une prévoyante vigilance, afin de protéger les intérêts du commerce français.

Quelle coupable négligence des pouvoirs publics!

Absorbés par des préoccupations électorales, des intérêts de parti, des soucis d'une mesquine politique, majorité et gouvernement républicains ne songent que secondairement aux grands intérêts nationaux.

Nous avons protesté jadis contre l'indifférence profondément regrettable du gouvernement à l'égard de nos relations commerciales avec une nation amie, la Roumanie.

Les conséquences, déplorables pour notre commerce, de l'abandon de ces relations furent notablement profitables aux intérêts de la nation allemande qui, liée par des traités avec l'Autriche, bénéficia de cette rupture dont on a tenté ultérieurement d'adoucir le choc.

Le pays devrait sévèrement juger le gouvernement qui, loin de sauvegarder ses intérêts économiques, les sacrifie sottement à l'esprit étroit de parti.

Il y a trois jours encore, surgissait une question importante pour notre influence en Orient et dont les conséquences peuvent être également considérables pour nos intérêts commerciaux: c'est le réveil de la question arménienne dont les symptômes se manifestent sur plusieurs points du globe. On doit s'attendre à voir les Arméniens de Turquie renouveler avec vigueur leurs justes revendications reconnues par l'article 61 du traité de Berlin, mais restées jusqu'ici sans résultat. La Revue française vient de publier à ce propos une étude considérable qui a produit une certaine sensation dans les cercles diplomatiques; on s'attendait bien à ce que les événements de Roumélie auraient leur contre-coup en Arménie; mais les diplomates, en constatant l'existence d'un réseau si bien organisé dans toutes les colonies arméniennes d'Orient et d'Europe, redoutent quelque surprise du genre de celle qui a éclaté, il y a quelques mois, à Philippopolis.

On connaît le rôle considérable joué par la France jadis auprès de l'Arménie et des nations de l'Orient. La République délaisse de plus en plus nos grands intérêts auprès de ces peuples qui avaient foi en l'autorité morale et la grandeur politique de notre pays. Notre prestige et notre influence s'évanouissent peu à peu.

L'Allemagne nous menace d'un « Sedan industriel ».

Hélas! on ne saurait oublier que ce n'est

pas en sacrifiant notre autorité morale que nous parerons ce coup mortel!

EDMOND ROBERT.

PROPRIÉTAIRES, GARDE A VOUS!

L'interpellation de M. Camélinat sur les troubles de Decazeville cause au gouvernement les plus graves soucis.

« Il faut avouer, dit le Temps, que le spectacle de ces représentants prenant fait et cause pour l'émeute, peut-être même pour l'assassinat en face de la loi, opposant à la société leur inviolabilité parlementaire, serait édifiant. »

Douze députés radicaux, dont MM. Laisant et Clémenceau, sont allés trouver le ministre des travaux publics et l'ont sommé d'achever l'œuvre si bien commencée par Basly et Camélinat.

Ils ont été enchantés des réponses de M. Baihaut; ministre et députés sont d'accord pour mettre tous les torts du côté de la Compagnie, qu'ils accusent de mauvais vouloir.

En conséquence le ministre et ses interlocuteurs, dit une note officieuse, ont examiné l'éventualité de la déchéance de cette Compagnie.

« Précisant l'objet de la démarche faite auprès du ministre, M. Clémenceau a demandé: 1° que l'Etat usât de tous les moyens de coercition en son pouvoir pour obliger la Compagnie au respect du cahier des charges et de la loi; 2° que si la Compagnie renouait à l'exploitation ou si elle était frappée de déchéance, l'Etat se substituât provisoirement à elle pendant le délai légal qui précéderait la mise en adjudication. »

Le ministre a promis de soumettre en ces termes la question à ses collègues. Toutefois, il n'a pris aucun engagement sur la possibilité légale de substituer l'exploitation de l'Etat à celle de la Compagnie pendant le délai qui précéderait l'adjudication. »

Ainsi l'extrême gauche procède contre les propriétaires comme la République a procédé contre les congréganistes; elle pré-

pare leur expropriation comme elle a préparé l'expulsion des religieux.

La manœuvre est bien simple:

1° Imposer à la Compagnie des conditions inexécutables.

2° Exproprier sous prétexte d'inexécution du cahier des charges.

3° Confisquer la mine devenue vacante. Si la manœuvre réussit à Decazeville, on l'emploiera ailleurs, toutes les mines seront confisquées; après les mines viendront les Compagnies de chemins de fer et autres grandes exploitations industrielles.

C'est plus habile que l'expropriation ordinaire. L'une exige des dommages-intérêts, l'autre point.

L'Etat vous oblige à sortir et s'assoit à votre place; il prend la mine, prend le chemin de fer, et tout est dit.

Actionnaires et obligataires, garde à vous! la main sur vos porte-monnaies, voici le socialisme qui approche!

UNE ATTITUDE DÉPLORABLE.

Le jour où l'Etat exploitera les mines, il lui faudra donner satisfaction à toutes les exigences des ouvriers, au point de vue du mode de travail et des salaires. Il en sera des mines de l'Etat comme de son chemin de fer; elles coûteront très-chères, seront mal exploitées et ne rapporteront presque rien.

Il tenterait au moins l'aventure, s'il ne prévoyait que les mineurs de toutes les concessions se mettront aussitôt en grève pour obliger le gouvernement à s'emparer de toutes les mines, les unes après les autres, et à les exploiter. Ce jour-là, ce serait la ruine. Or, le ministère est d'autant plus effrayé de cette éventualité, qu'il n'ignore point que des grèves, accompagnées d'émeutes, vont éclater un peu partout, sur un mot d'ordre parti de Genève.

En face de ces levées de boucliers, il ne sait que faire; céder aux grévistes et aux insurgés, flatter les pires instincts du socialisme, lui agréerait fort; mais il a peur

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

EXIL!

PAR M. DU CAMPFRANC

Serge avait apporté une petite bague, un simple anneau d'argent. Je la lui avais demandée. Je voulais qu'il me donnât ce souvenir, qu'il mît lui-même, à mon doigt, l'humble bijou, pour que sa vue me rappelât, sans cesse, la fidélité du souvenir promise à celui qui seul, à jamais, aurait ma tendresse; à celui que, toujours, j'avais juré d'appeler mon fiancé.

Je plaçai ma main sur celle de Serge; et, doucement, je lui dis:

— Serge, passez la bague. Ce départ aura moins d'amertume quand vous saurez que je pense à vous sans cesse, que je prie pour vous, que je vous attends; et que si, sur cette terre, je ne puis vous donner mon cœur, vous l'aurez dans l'éternité.

Il hésitait. Son regard bleu et profond se levait sur le mien. Je sentais en lui l'angoisse venir plus forte; enfin, d'une voix très-basse, étouffée:

— Pourquoi, me dit-il, pourquoi ce lien entre nous? A quoi bon? Non, Nadège, il vaut mieux, au

contraire, que le souvenir de l'exilé s'affaiblisse de jour en jour... Que les ombres du passé n'assombrissent pas vos joies nouvelles.

Je l'interrompis en remuant tristement la tête, et, d'un accent de reproche:

— Mes joies nouvelles! En aurai-je jamais loin de vous?

Et lui, l'œil éclairé, tout son chagrin momentanément disparu, me mit aussitôt la petite bague, en me disant d'une voix pleine d'espérance:

— Oui, soyez ma fiancée. Priez et allez m'attendre près de ma mère. A bientôt! à bientôt! Dans peu de temps vous me reverrez en France... à Paris même, et si je manque au rendez-vous, Nadège, ma bien-aimée... c'est que je ne vivrai plus.

Il baisa ma main, la tenant longtemps sur ses lèvres, et la couvrant de larmes, puis il cueillit deux pensées, les plus sombres, les plus veloutées.

— C'est le bouquet de nos fiançailles, fit-il encore avec un doux et pâle sourire.

Il m'offrit les deux fleurs.

— L'une est pour vous, l'autre pour ma mère. Qu'elles vous disent, à toutes deux, combien je songerai à la réunion. Rien ne m'effraiera, rien ne m'arrêtera dans les périls de l'évasion.

Nous pleurions en regardant les fleurs, mais nos larmes étaient sans amertume. Nous pouvions nous quitter maintenant, car nous savions que nos

destinées ne seraient pas séparées d'une manière irrévocable. Au déchirement de l'adieu se mêlait l'espérance du revoir.

Moi aussi, je voulais, à mon tour, lui donner un souvenir.

Je détachai la petite croix d'or ciselé prise sur le cœur glacé de ma mère, depuis portée toujours, et je la passai, avec sa longue chaînette, au cou de Serge en lui murmurant:

— Que Dieu vous garde! Que Dieu vous ramène!

Le soleil brillait toujours, éclairant les tilleuls de leurs chaudes et dorées. Les mille découpures du feuillage s'agitaient en formant, devant nous, un grand flot mi-ombreux, mi-ensoleillé; et l'heure passait, et le silence s'était de nouveau établi entre nous, car l'adieu nous oppressait. Nos mains se serraient et nos pleurs coulaient. Il fallait partir. La troupe attendait.

— Le cœur en haut, nous dit Géraldine en s'approchant.

C'est sa manière de nous fortifier, chaque fois que s'abat notre faible courage.

— Allons, enfants, reprit-elle, ne vous désespérez pas. Priez, Dieu vous aidera.

Elle nous tenait les mains; et, comme les nôtres, ses yeux étaient mouillés.

Les chevaux de la troupe se montraient impatients. Leur conducteur les retenait avec peine.

L'heure fixée pour le départ sonna lentement dans l'une des coupes d'Irkoutsik, et soudainement je me sentis enlacée par les bras de Serge; ses lèvres s'appuyèrent sur mon front, puis, puis:

— Au revoir! au revoir! s'écria-t-il.

Et ce mot fut prononcé avec tant de chaleur, tant d'espérance et d'énergie, que, longtemps encore après le moment du départ, il résonnait à mon oreille apportant, à ma pensée, les plus consolantes images.

Serge reviendra. Le bonheur, pour moi, ne peut être fini sur la terre; à ceux dont le printemps a été mouillé de pleurs, Dieu ne donne-t-il pas un bel automne?

Et, maintenant, la troupe roule, avec vitesse, dans ce pays qu'on dirait sans limites. Les plaines succèdent aux plaines. A peine voit-on, çà et là, un visage de moujik. Les herbes ondulent, les roseaux se balancent. Les feuillages bruissent; mais la voix humaine n'a pas d'écho dans ces solitudes.

Encore un peu de temps et nous les aurons franchies; puis viendra l'Europe, et puis la France, et puis cet humble monastère où, depuis sept années, pleure la mère de Serge, en priant pour son fils.

Devant nous, le beau, l'opulent Paris découpait ses tours, ses flèches, ses dômes, sur le ciel as-





